him. The three variations on his question sound out like drumbeats growing louder and more plangent: "Who put my man i' th' stocks?" he asks, but is temporarily put off by the trumpet heralding Goneril's entrance. Then – in the Folio – he asks again, hardly daring to implicate Regan. Finally, after the sisters have given dramatic proof of their natures and their relationship by taking each other's hands, the same question conveys Lear's utter desperation: "How came my man i' th' stocks?" The Folio reading may thus be seen to provide the central notes in a finely orchestrated dramatic development.

The limitation in Stone's perspective – the narrowness of his context – seems to me to weaken his arguments but not to invalidate them. For instance, when he sums up an examination of variants by concluding that on "thirty several occasions the F text proves to be seriously problematical or obviously incorrect" (p. 58), my own backtracking over the variants supports nineteen of his readings, quibbles with six, and differs completely with only five of them. It must be acknowledged, too, that among those nineteen readings are several brilliant and original emendations for which future editors of the play will be grateful: "discern" at 3.6.6, "questrels" at 3.7.17, "words" at 1.1.282, and "dull-eyed" at 1.2.13.

It will be evident that in writing this review I have benefited considerably from being able to apply the characteristic strengths of each book's procedures to the other. The two must be taken together. As such, they demonstrate how essential it is that the two contexts of "drama criticism" and "textual history" become one, and that this broader context be investigated with both thoroughness and imagination if we are to learn more of what the author of *King Lear* really wrote. Otherwise we risk emulating Pierre Menard, author of the *Quixote*, whose labours turned out to enrich "the halting and rudimentary art of reading" only insofar as they discovered "a new technique ... the deliberate anachronism and the erroneous attribution."

JOHN REIBETANZ, *Victoria College, University of Toronto*

Guillaume De Saluste Du Bartas. *La Sepmaine (Texte de 1581)*, édition établie, présentée et annotée par Yvonne Bellenger. Paris: Librairie Nizet, 1981. Pp. lxxi, 194.

Il y a un plaisir tout particulier qui consiste dans la redécouverte des chefs d'oeuvre perdus. *La Sepmaine* de Du Bartas entre dans cette catégorie d'oeuvres injustement et trop longtemps consignées à l'oubli, et cela pour des raisons qui ont plus à faire avec les goûts changeants de ses lecteurs qu'avec la valeur intrinsèque du poème. À l'époque de la Renaissance la renommée de Du Bartas rivalisait avec celle de Ronsard, mais dans la cas de Du Bartas sa renommée était de courte durée. Au dix-septième siècle sa poésie, dans ses extravagances et ses enthousiasmes, n'était pas calculée pour plaire à un public épris des critères du classicisme; de plus, sa préférence pour des sujets religieux le rendrait sans intérêt pour certains tandis que l'aspect implacablement "didascalique et enseignant" de son oeuvre découragerait ceux qui envisageaient autrement la fonction de la poésie – idées qui sont toutes élaborées dans la présente édition et par R. Braunrot, dans le premier chapitre de son

livre, *L'Imagination poétique chez Du Bartas. Eléments de sensibilité baroque dans la "Creation du Monde"* (Chapel Hill, N.C.: Univ. Press, 1973). Et que dire du contenu "scientifique" de *La Sepmaine*, où le merveilleux voisine à titre égal avec les découvertes d'un Vésale ou d'un Ambroise Paré? Compte tenu de toutes ces considérations il n'est que trop facile de nous complaire aux jugements de Du Perron ou de Sainte-Beuve et de classer Du Bartas parmi les faux-illustres. On l'oublie, la conscience tranquille, et cela avec d'autant plus de raison étant donné l'inaccessibilité relative des quelques éditions modernes de son oeuvre.

Yvonne Bellenger édite *La Sepmaine*, nous dit-elle, parce que Du Bartas est "bon poète" qui "marque une époque." Bon poète? Ces dernières années ont vu les débuts d'une réévaluation de la poésie de Du Bartas, réévaluation due surtout à l'intérêt croissant témoigné pour le baroque français. Comprenant mieux le courant stylistique auquel il se rattache, l'on apprécie mieux certaines particularités de son style. Qu'on l'aime ou non dépendra finalement de ses propres goûts, mais quiconque s'intéresse à la poésie baroque lira Du Bartas. Il en est ainsi, également, pour ceux qui étudient le développement de l'épopée en France, qui se passionnent pour la poésie scientifique ou hexamérale, ou qui abordent la question toujours pertinente du rôle des classiques dans une littérature à la fois humaniste et chrétienne. Il y a de fortes raisons de lire Du Bartas et grâce à la présente édition son chef d'oeuvre, selon les témoignages de la Renaissance, est à la portée de tout lecteur d'un esprit tant soit peu ouvert et curieux.

Il faudrait comparer cette édition de *La Sepmaine* avec deux autres, celle contenue dans *The Works of Guillaume de Salluste, Sieur Du Bartas* – les oeuvres complètes éditées en trois volumes par U.T. Holmes Jr., J.C. Lyons et R.W. Linker (Chapel Hill: Univ. of North Carolina Press, 1935–1940) et reproduites en 1968 par University Microfilms, Ann Arbor, Michigan – et celle de Kurt Reichenberger, *Die Schöpfungswoche des Du Bartas*, deux volumes (Tübingen: Niemeyer, 1963). Pour établir le texte de *La Sepmaine* Bellenger se range du côté de Reichenberger dans sa préférence pour l'édition de 1581, de Jacques Chouet de Genève. Elle a soigneusement indiqué les principales variantes relevées dans cinq éditions antérieures ou postérieures à celle de 1581. Le texte se lit très bien, à l'exception d'un endroit à la page 20, v. 375, du premier volume, où nous nous trouvons devant un point d'interrogation inattendu. S'agirait-il tout simplement d'une coquille? Chez Holmes et chez Reichenberger le vers se termine par un point d'exclamation. Quoi qu'il en soit, dans l'ensemble le texte ne cède en rien aux deux autres éditions et est de loin plus sûr que celui de Reichenberger.

C'est par ses annotations que la présente édition prend le devant sur les deux autres. L'édition Holmes nous offre une très longue introduction, portant sur plusieurs aspects de l'oeuvre et de l'époque. Certaines notions clef de la Renaissance y sont discutées, mais les annotations, par conséquent, sont souvent assez sommaires. Dans son deuxième volume, *Themen und Quellen der Sepmaine*, Reichenberger met à notre disposition une vaste documentation en ce qui concerne les thèmes et les sources du poème, mais cette édition n'explique pas toujours le texte d'assez près. Bellenger anticipe mieux que Holmes et Reichenberger les problèmes du lecteur contemporain. Dans l'introduction et dans l'appareil critique il y a tout ce qu'il faut pour que le lecteur se situe vis-à-vis de la ponctuation, de la prononciation et du vocabulaire de seizième siècle; dans les annotations c'est le seizième siècle dans toute sa richesse qui s'étale à nos yeux. Bellenger a eu l'idée géniale d'annoter le texte, en grande mesure,

en reproduisant le commentaire de Simon Goulart, tel qu'on le trouve dans l'édition de Claude Rigaud, à Paris, en 1611. Cela donne une résonnance et une authenticité aux explications dont on ne saurait exagérer l'importance pour celui qui s'intéresse au climat intellectuel de la Renaissance. *La Sepmaine* est de ces textes qui risquent d'être impénétrables s'ils ne sont pas bien expliqués. Par son choix de sujet – la création du monde, selon le schéma esquissé dans la Genèse – Du Bartas réunit dans un même texte des considérations religieuses et scientifiques. Une ardente profession de foi côtoie une mise au point des idées scientifiques de l'époque. La portée de poème est encyclopédique, ses leçons communiquées avec maints embellissements stylistiques et toutes les allusions classiques si chères aux poètes de la Renaissance. On est transporté dans un monde de symboles numériques, d'idéaux néo-platoniciens, dans un univers où la terre occupe toujours la position centrale. Et – chose curieuse – l'homme du seizième siècle explique mieux les phénomènes de son univers que ne le font nos commentateurs contemporains (voir son explication des météores, Bellenger, vol. I, pp. 55–6). La collaboration Bellenger-Goulart est fructueuse. Bellenger situe Du Bartas vis-à-vis des autres poètes de l'époque – elle indique des points de comparaison utiles entre *La Sepmaine* et *Les Tragiques* de d'Aubigné par exemple – et dans ses indications bibliographiques discute des recherches les plus récentes dans le domaine des études bartésiennes. Goulart, pour la plupart, explique son époque, et en ce faisant permet au lecteur de poursuivre un peu plus loin certaines questions d'un intérêt personnel. Ses commentaires nous permettent de voir les réverbérations du débat copernicien, d'évaluer le niveau d'acceptation de plusieurs découvertes scientifiques contemporaines, de suivre la piste déjà indiquée par Simone Fraisse dans *L'Influence de Lucrèce en France au seizième siècle* (Paris: Nizet, 1962). On retrace dans les annotations de Goulart les modifications introduites par Du Bartas dans la position lucrétienne, surtout en ce qui concerne des questions telles que la Providence, l'éternité de la matière, l'indifférence de Dieux aux souffrances humaines. Devant tant de richesses il est un peu ingrat d'en demander davantage, mais on aurait aimé un commentaire un peu plus suivi de la position religieuse de Du Bartas. Des vers comme "Car l'enfer est par tout où l'Eternel n'est pas" (vol. I, p. 28, v. 570), ou "Et la foy, la foy mesme est le piege où sont pris/Par l'art de ce pipeur les plus dévots esprits" (vol. I, p. 29, v. 605–6), méritent d'être commentés. Pour le vers 570 Holmes se contente d'un "This line aroused much doctrinal controversy," et ne dit rien à propos des vers 605–6. Et Bellenger non plus. Du Bartas, bien sûr, n'affichait pas son protestantisme, mais il serait intéressant de se demander à quel point il se permettait d'avancer les idées de ses coreligionnaires.

La Judit de Du Bartas avait déjà été bien servie dans l'édition magistrale d'André Baïche (*La Judit*, édition critique avec introduction et commentaire. Toulouse: Association des Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Toulouse, 1970). *La Sepmaine* est probablement d'un intérêt encore plus grand, et dans cette édition Yvonne Bellenger a mis le texte à la portée de tous. Elle a bien réussi dans son but de rendre Du Bartas accessible. Qu'elle réussisse aussi dans son but de le faire aimer – ce qui ne devrait vraiment pas être trop difficile dans le cas d'un poète inspiré par une Muse, c'est lui qui nous le dit, au "vierges aïsses."

GWENDA ECHARD, *York University*